

*Incipit Vita Nova***1 Il y avait trois issues**

Il y avait trois issues : la première en haut, à gauche, en regardant vers le bas, face au tableau noir. C'était l'entrée principale de l'amphithéâtre (« amphi » disait-on), la porte où se pressaient, bien avant l'heure du cours (huit heures, huit heures et demie ; il faisait nuit encore ; hiver donc, dehors noir ; sans détails, noir), les étudiants cherchant à s'assurer les meilleures places (celles où non seulement on était assis, mais où on entendait distinctement la voix du professeur : un luxe). Devant la porte se tenaient les distributeurs de tracts, les « politiques », du moins quand ils réussissaient à échapper à la vigilance de l'administrateur de l'institut (→ § 10) qui sans cesse essayait de les refouler jusque dans la rue, devant la grille rue Pierre-et-Marie-Curie ou, à défaut, devant l'entrée principale, sur les marches du perron. Ils s'obstinaient, conscients de l'importance planétaire de leur lutte.

J'arrivais tôt (j'arrive toujours tôt), et je m'asseyais presque en haut de l'« amphi », à peu près au niveau de la porte, dans la partie « montagne » de cette assemblée (pour employer le vocabulaire politique de 1793), de cette fausse Convention dont les étudiants supposés studieux, ceux qui se plaçaient aux premiers rangs, constituaient le « marais ». Je m'installais de préférence au fond de la rangée, sur le banc étroit et inconfortable, où je n'avais qu'un voisin de droite, où mon voisin de gauche n'était pas le mur, comme plus bas dans les gradins, mais un bord, une paroi vitrée.

L'amphi se remplissait, le bruit des conversations faisait peu à peu place à celui des papiers, au grincement de la craie sur le tableau, là-bas, et à travers la buée des respirations je voyais, derrière le verre sale, la nuit presque attentive, proche, lentement s'évaporer en froideur humide pour faire place à un jour pâle, et triste.

Entre le début et la fin du cours l'obscurité nocturne abandonnait la ville pour faire place à une pénombre grise, hivernale. Mais au moment où je venais m'asseoir, prendre ma place inconfortable, étroite, au sein de ce volume universitaire aux tranches trapézoïdales (un trapèze rectangle inversé, à la base tournée vers le ciel), encore presque vide, quand la vitre était encore nue de la buée des respirations, je me voyais, en regardant vers le dehors, presque au-dehors moi-même, immédiatement adjacent à la nuit, contigu à sa masse toujours impénétrable et bleue, sombre.

Le jour, au-dehors, naissait lentement, médiocrement, pénétrait avec peine, insuffisamment, le ronronnement studieux, triomphait difficilement de l'insuffisante lumière électrique, froide. C'était au milieu de difficiles années, pendant l'année universitaire 1954-1955 ; lieu : l'institut Henri-Poincaré – amphithéâtre Hermite ; rubrique : certificat de Calcul différentiel et intégral (CDI) – M. G(ustave) Choquet, professeur.

Je me tournais, je voyais mon image se former quelque part en l'air extérieur, conformément aux règles les plus banales et les mieux assurées de l'optique géométrique (certificat de Physique générale), puis se couvrir de buée, puis devenir imprécise, s'affaiblir, disparaître. Il faisait nuit, et c'était l'hiver. Il faisait froid ; froid dehors, froid dans l'amphi mal chauffé. J'appuyais ma main sur le verre nu, je le pressais de la paume, pour effacer la buée, pour mieux distinguer mon image, celle de mes voisins et voisines studieux, et surtout m'ébahir, engourdi, de la qualité énigmatique de cette lumière paradoxale baignant des visages suspendus en l'air extérieur, sans support, lumière jaune électrique & virtuelle, illuminant comme une poche d'espace gelé, creusée dans la nuit inflexible.

C'est dire que j'écoutais distraitement, notant paresseusement sur mon cahier, en bribes quasi illisibles, quelque définition d'al-

lure pas trop inquiétante, ou le corollaire évident d'un théorème restant, lui, entièrement mystérieux. Encore fallait-il que les énoncés laissent une trace déchiffrable sur le tableau.

Mais « Choquet » – on disait « Choquet », comme on disait « Schwartz », ou « Bouligand », avec ces guillemets oraux implicites qui sont moins une marque de familiarité désinvolte qu'une désignation citationnelle, une individuation apparente mais en fait impersonnelle de la « fonction professeur », qui ne se colorait que secondairement, à mesure que l'« année » avançait, que s'approchait le mois des examens (juin), d'un halo réactionnel collectif, de rejet ou d'adhésion, d'inquiétudes et d'anecdotes, lesquelles, triées, épurées, compliquées et déformées, ainsi qu'il convient à une tradition orale, se transmettraient aux populations d'étudiants de l'année suivante pour constituer peu à peu la légende professionnelle des noms, devenus « portraits », en ce sens très singulier, de leurs porteurs – « Choquet », disais-je, écrivait peu sur le tableau. Il parlait sa mathématique, sans notes, parfois dessinant en l'air avec les mains, gestes de géomètre.

Les mathématiciens, dans la représentation ordinaire qu'en ont les gens, celle qui surgit spontanément quand on rencontre quelqu'un qui ne vous connaît pas et qui apprend que vous êtes quelqu'un qui « fait des mathématiques » (elle se révèle immédiatement après la phrase rituelle : « au lycée (ou "à l'école"), moi, j'étais nul en maths »), s'expriment dans une langue pour presque tous incompréhensible, donc prestigieuse, offrant des vérités à la fois capitales et indéchiffrables. La réaction de la population de l'amphi du CDI de 1954 aux premières paroles de Choquet, qui s'expliquait pour la première fois dans ce rôle (dans cette capacité) en ces lieux (il venait de prendre la succession d'un des derniers représentants de l'école ancienne d'analyse « à la française », « Valiron »), fut étonnamment semblable à la réaction courante des non-mathématiciens : l'effacement. Quel que fût leur « passé » mathématique, ils ne s'étaient pas attendus à cela.